



HAL
open science

L'expérience du bouleversement : penser la Révolution après Thermidor

Olivier Ritz

► **To cite this version:**

Olivier Ritz. L'expérience du bouleversement : penser la Révolution après Thermidor. Bulletin de la Société Chateaubriand, 2018, n°60, Année 2017, p. 43-51. halshs-03363376

HAL Id: halshs-03363376

<https://shs.hal.science/halshs-03363376>

Submitted on 3 Oct 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

L'expérience du bouleversement : penser la Révolution après Thermidor

Dans un passage du *Système de la nature* en 1770, d'Holbach affirme que le désordre n'est qu'une apparence. Dans la nature comme dans la société, tout obéirait à des causes nécessaires :

Dans un tourbillon de poussière qu'élève un vent impétueux, quelque confus qu'il paraisse à nos yeux ; dans la plus affreuse tempête excitée par des vents opposés qui soulèvent les flots, il n'y a pas une seule molécule de poussière ou d'eau qui soit placée au hasard, qui n'ait sa cause suffisante pour occuper le lieu où elle se trouve, et qui n'agisse rigoureusement de la manière dont elle doit agir. Un géomètre, qui connaîtrait exactement les différentes forces qui agissent dans ces deux cas, et les propriétés des molécules qui sont mues, démontrerait que, d'après des causes données, chaque molécule agit précisément comme elle doit agir, et ne peut agir autrement qu'elle ne fait.

Dans les convulsions terribles qui agitent quelquefois les sociétés politiques, et qui produisent souvent le renversement d'un empire, il n'y a pas une seule action, une seule parole, une seule volonté, une seule passion dans les agents qui concourent à la révolution comme destructeurs ou comme victimes, qui ne soit nécessaire, qui n'agisse comme elle doit agir, qui n'opère infailliblement les effets qu'elle doit opérer, selon la place qu'occupent ces agents dans ce tourbillon moral. Cela paraîtrait évident pour une intelligence qui serait en état de saisir et d'apprécier toutes les actions et réactions des esprits et des corps de ceux qui contribuent à cette révolution¹.

Peut-on tout calculer dans une révolution ? La Révolution française met l'intelligence à l'épreuve. Après la chute de Robespierre en juillet 1794, les tentatives de retour à l'ordre peinent à aboutir. Sur le plan politique, les journées révolutionnaires et les coups d'État ne cessent qu'avec la prise de pouvoir de Bonaparte en novembre 1799. Sur un plan théorique ou littéraire, les trois écrivains qui nous intéressent aujourd'hui font partie de ceux qui cherchent les moyens de penser la Révolution, c'est-à-dire de revenir à la raison après un temps politique perçu comme essentiellement irrationnel.

Staël publie *De l'influence des passions*² en 1796 et écrit (mais ne publie pas) *Des circonstances actuelles*³ en 1798. Constant publie coup sur coup *De la force du gouvernement actuel*, (1796), *Des réactions politiques* (1797) et *Des effets de la terreur*⁴ (1797).

¹ D'Holbach, *Système de la nature*, Londres, 1770, t. I, p. 51-52.

² Germaine de Staël, *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations*, [1796], *Œuvres complètes*, I, I, sous la direction de Florence Lotterie, Paris, Champion, 2008.

³ Germaine de Staël, *Des Circonstances actuelles qui peuvent terminer la Révolution et des principes qui doivent fonder la République en France*, [1798, publié pour la première fois en 1906], *Œuvres complètes*, III, I, sous la direction de Lucia Omacini, Paris, Champion, 2009.

⁴ Benjamin Constant, *De la force du gouvernement actuel de la France et de la nécessité de s'y rallier* [an IV, 1796], *Des réactions politiques* [an V, 1797], *Des effets de la terreur* [an V, 1797], préface et notes de Philippe Raynaud, Paris, Flammarion, « Champs », 1988.

Chateaubriand publie son *Essai sur les révolutions*⁵ en 1797. Certes, il est à Londres et son ouvrage reste relativement confidentiel jusqu'à sa réédition dans les œuvres complètes de 1826. Si l'on s'en tient aux années 1795-1799, l'*Essai* de Chateaubriand reste à l'écart du débat, et ne dialogue pas avec les autres textes. Mais les textes des trois auteurs ont en commun de chercher à concilier l'ambition de la raison avec l'irruption de l'irrationnel. Constant défend un « système des principes » fondés sur « Des calculs politiques, rapprochés des sciences exactes par leur précision » (*Réactions*, p. 102). Staël affirme que « la science politique peut acquérir un jour une évidence géométrique », (*Passions*, p. 137). Chateaubriand n'est pas en reste, par exemple dans le passage suivant, qui rappelle le texte du baron d'Holbach :

Il en est des corps politiques comme des corps célestes ; ils agissent et réagissent les uns sur les autres, en raison de leur distance et de leur gravité. Si le moindre accident venait à déranger le plus petit des satellites, l'harmonie se romprait en même temps partout ; les corps se précipiteraient les uns sur les autres ; un chaos remplacerait l'univers ; jusqu'au moment où toutes ces masses, après mille chocs et mille destructions, recommenceraient à décrire des courbes régulières dans un nouveau système (*Essai*, p. 756).

Plutôt que de voir dans de telles affirmations les derniers feux de ce qu'on peut appeler les Lumières ou l'encyclopédisme, je voudrais faire crédit à cette ambition scientifique et montrer que les démarches intellectuelles inventées alors ouvrent des perspectives nouvelles. Il est vrai que ces textes expriment aussi et même davantage encore des difficultés. L'*Essai* de Chateaubriand est un « livre de doute⁶ », *De l'influence des passions* un « livre du malheur⁷ ». Mais plutôt que d'opposer les deux aspects ou de laisser dans l'ombre ce que Stéphanie Genand appelle « la pensée du négatif », je souhaite montrer que le doute fait partie de la démarche scientifique et qu'il contribue à la faire évoluer.

Deux débats traversent les textes. Le premier pose la question de ce qui peut être connu et de ce qui échappe à la connaissance : est-il possible de tracer une frontière entre ce qui peut être mesuré et ce qui est « incommensurable » ? Le deuxième porte sur l'universalité des lois politiques et morales : sont-elles toujours les mêmes, ou bien sont-elles susceptibles de changer, notamment sous l'effet d'une révolution ? Dans un troisième temps, j'évoquerai brièvement trois démarches scientifiques esquissées dans les textes : les calculs de probabilité, la connaissance de soi et l'étude des rapports de force.

Le bouleversement... jusqu'à l'impensable ?

⁵ Chateaubriand, *Essai historique, politique et moral sur les révolutions anciennes et modernes, considérées dans leurs rapports avec la révolution française*, [1797], éd. d'Aurelio Principato, *Œuvres complètes*, I-II, Paris, Champion, 2009.

⁶ A. Principato, « Introduction », dans Chateaubriand, *Essai*, p. 88.

⁷ F. Lotterie, « Introduction » dans Staël, *Passions*, p. 113.

Dans leurs textes des années 1795-1799, Chateaubriand, Constant et Staël travaillent à établir des partages entre ce qui peut être saisi par la raison et ce qui ne peut pas l'être. Ce travail de définition d'une rationalité politique est hésitant : les variations, les contradictions parfois, témoignent de la difficulté à penser la Révolution.

Chateaubriand fait parfois montre d'une très grande assurance scientifique. Il écrit par exemple que l'homme « circule dans un cercle, dont il tâche en vain de sortir », et en conclut « qu'il deviendrait possible de dresser une table, dans laquelle tous les événements imaginables de l'histoire d'un peuple donné, se trouveraient réduits avec une exactitude mathématique » (*Essai*, p. 1170). À d'autres moments au contraire, il dit les limites d'une telle démarche : « Malgré mille efforts pour pénétrer dans les causes des troubles des États, on sent quelque chose qui échappe ; un je ne sais quoi, caché je ne sais où, et ce je ne sais quoi paraît être la raison efficiente de toutes les révolutions » (p. 776). Son hésitation est d'autant plus forte qu'elle recoupe un autre partage : celui qui sépare la morale et la nature. D'un côté comme de l'autre, Chateaubriand tente de concilier des idées qui s'opposent. Les sciences naturelles fournissent le modèle de systèmes réguliers en dégagant des lois universelles, mais par leurs progrès, elles sont aussi des « inconnues qui se dégagent sans cesse » (p. 1174). Les sciences morales sont au contraire toujours les mêmes parce que « le vice et la vertu, d'après l'histoire, paraissent une somme donnée qui n'augmente ni ne diminue » (p. 1174), mais en même temps la « destinée » de l'homme est de « de porter partout un cœur miné d'un désir inconnu » (p. 784). Quelque chose échappe, qui rend caduque le projet de replacer la Révolution dans un ordre historique que caractériserait la répétition du même, et qui contraint peut-être Chateaubriand à préférer provisoirement la fuite dans la nature.

Les textes de Constant sont les plus affirmatifs. Leur caractère polémique et militant ne permet pas l'expression du doute. Le « système des principes » doit permettre de fonder en droit et en raison le gouvernement dont Constant prend la défense :

Tout dans l'univers a donc ses principes, c'est-à-dire, toutes les combinaisons, soit d'existences, soit d'événements, mènent à un résultat : et ce résultat est toujours pareil, toutes les fois que les combinaisons sont les mêmes. C'est ce résultat qu'on nomme principe. (*Réactions*, p. 132.)

Cependant, Constant considère que les principes peuvent changer et il insiste sur la possibilité de la nouveauté en politique. Nous y reviendrons. D'autre part, tout en élaborant un « système » rationnel, il blâme l'excès de calcul et d'abstraction en politique :

Les hommes dont je parle sont impatients surtout, par une sorte de raisonnement, exact en apparence et faux dans le fait, à l'aide duquel ils méconnaissent toujours les conséquences de tout ce qu'ils font : ils ont mesuré

mathématiquement l'éloignement où il faut être d'un magasin à poudre pour ne pas le faire sauter : ils vont, sans besoin, sans utilité, pour le seul bonheur de leur théorie, se placer avec des matières inflammables précisément sur la ligne qu'ils ont tracée : le feu prend aux poudres, vous êtes renversé, blessé ; mais ils vous prouvent avec toute la logique du monde que le magasin n'eût pas dû sauter. Eh ! mesurez moins et éloignez-vous ; il nous importe peu d'admirer vos calculs et beaucoup de prévenir l'explosion (*Force*, p. 32).

Ici la ligne de partage sépare une pensée entièrement abstraite, ou systématique, d'une pensée fondée sur l'expérience. De façon habile, Constant reprend cet argument à Edmund Burke et le retourne contre les adversaires de la République thermidorienne. Enfin, Constant établit un partage temporel : si la République d'après la chute de Robespierre peut être pensée, ce n'est pas le cas de la période qui précède :

L'origine de l'État social est une grande énigme, mais sa marche est simple et uniforme. Au sortir du nuage impénétrable, qui couvre sa naissance, nous voyons le genre humain s'avancer vers l'égalité, sur les débris d'institutions de tout genre. (*Force*, p. 79.)

Constant dit ainsi en mode mineur ce que Staël affirme avec plus de force. La période qu'elle désigne par les expressions « règne de la terreur » ou « tyrannie de Robespierre » est un « temps incommensurable » et une « époque monstrueuse », si bien que « la pensée ne peut se saisir encore d'aucun de ces souvenirs ; les sensations qu'ils font naître absorbent toute autre faculté » (*Passions*, p. 134-135). Si la Révolution peut être pensée dans *De l'influence des passions*, c'est seulement de manière indirecte, dans ce mouvement de pensée du négatif si bien exposée par Stéphanie Genand dans *La Chambre noire* : « La Terreur n'occupe pas le centre du texte ... mais elle l'irradie de manière souterraine⁸ ».

On peut cependant remarquer que ce texte est publié dans le contexte de la réaction thermidorienne. Pour qui veut être lu en France et accepté par les autorités en 1796 – c'est l'un des enjeux pour Staël⁹ – il est impossible d'écrire autre chose. Faire des mois qui précèdent Thermidor un temps d'exception, « hors de la nature » (*Passions*, p. 228) et de Robespierre un monstre est un passage obligé, un lieu commun de tous les textes du moment thermidorien et de ce qu'on peut appeler l'invention de la Terreur. La position de Chateaubriand, qui écrit et publie son texte à Londres est d'ailleurs différente : son projet de parallèle des révolutions anciennes avec la Révolution française inscrit celle-ci dans l'histoire au lieu d'en faire un moment de rupture radicale.

⁸ Stéphanie Genand, *La Chambre noire. Germaine de Staël et la pensée du négatif*, Genève, Droz, 2017, p. 199.

⁹ Staël est proscrite par le Directoire d'octobre 1795 à décembre 1796. Voir F. Lotterie, « introduction », *op. cit.*, p. 116 et S. Genand, *op. cit.*, p. 214.

Le paradoxe apparent de textes qui disent à la fois que la politique peut être soumise au calcul et qu'une part de la Révolution est irréductible à la pensée rationnelle est caractéristique de leur période d'écriture : les années 1795-1797 sont à la fois celles d'un renouveau de la pensée rationnelle, avec ce qu'on appelle le « moment idéologique¹⁰ », illustré par exemple par la création de l'École normale supérieure, et celles de l'invention de la Terreur, c'est-à-dire de l'idée que les années 1793-1794 ont été littéralement monstrueuses.

Le doute l'emporte-t-il finalement sur la raison ? L'*Essai sur les Révolutions* s'achève par l'expression d'un renoncement : la retraite dans la nature est préférée à la vaine recherche de la connaissance. Staël annonce une deuxième partie politique à l'*Influence des passions*, mais ne l'écrit pas. Elle écrit un autre texte politique, *Des circonstances actuelles*, mais ne le publie pas. Si l'on s'en tient aux textes de la période directoriale, on peut avoir l'impression, pour ces deux auteurs en tout cas, que la pensée est empêchée. En vérité, Staël et Chateaubriand sont très loin de renoncer à un penser les mœurs et les sociétés, préparant déjà les grandes œuvres qui suivront très peu de temps après, *De la littérature* en 1800 et *Le Génie du christianisme* en 1802.

Le débat sur l'expérience : permanence ou nouveauté

L'idée que la Révolution comporte en elle quelque chose d'irrationnel ouvre un deuxième débat : existe-t-il, sur le modèle des lois physiques, des lois sociales ou morales régulières, qui sont toujours les mêmes et qui ne cessent jamais de s'exercer ? Ou bien faut-il penser que ces lois peuvent changer, ou du moins être suspendues, dans des moments d'exception comme celui de la Terreur ?

Dans le modèle physique exposé par d'Holbach, le désordre n'est qu'apparent. Les lois sont universelles et s'appliquent nécessairement. Inspiré des découvertes de Newton, popularisées en France pendant la deuxième moitié du 18^e siècle, un tel système de pensée continue à exercer une forte influence sur les auteurs qui débattent de la Révolution. Dans les *Réflexions* qu'il publie dès 1790, Edmund Burke reproche aux révolutionnaires français d'aller à l'encontre des lois universelles des sociétés humaines :

C'est agir dans l'ordre moral, comme le ferait dans l'ordre physique celui qui voudrait détruire les propriétés actives et intrinsèques d'un corps. Ce serait comme les efforts que l'on pourrait faire pour détruire (si toutefois détruire est

¹⁰ Voir Yves Citton et Lise Dumasy (dir.), *Le Moment idéologique. Littérature et sciences de l'homme*, Lyon, ENS Éditions, 2013. Voir aussi Laurence Vanoflen, « “Finir la Révolution par le raisonnement” : *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations* », *Cahiers staëliens*, n°52, 2001, p. 111-128 ; p. 112-113 : « L'essai staëlien, certes commencé dès 1792-1793, peut être rapproché du but que Destutt de Tracy assigne à la seconde classe de l'Institut, fondée par la loi de brumaire an IV (9 novembre 1795), de “créer la théorie des sciences morales et politiques” ».

de notre compétence) la force expansive renfermée dans le nitre, ou le pouvoir de l'eau réduite en vapeur, ou celui de l'électricité, ou celui de l'aimant¹¹.

Le vocabulaire scientifique est mis au service d'une défense de la tradition, par opposition à la radicalité révolutionnaire qui ferait table rase des acquis de l'expérience. Dans le débat britannique, traduit et lu en France, James Mackintosh oppose à Burke une autre conception de l'expérience. La politique, science expérimentale, peut découvrir des lois restées inconnues ou bien, sur le modèle des progrès techniques, inventer des nouvelles manières de tirer parti des mécanismes sociaux :

La science la plus sublime et la plus difficile, celle de l'amélioration de l'ordre social, du soulagement des misères de la condition civile de l'homme, restera-t-elle seule dans l'inaction, au milieu des progrès rapides de tous les autres arts mécaniques et libéraux vers la perfection ? Où serait donc le crime énorme de faire une grande expérience pour connaître parfaitement le degré de liberté et de bonheur où l'on peut atteindre par des institutions politiques¹² ?

Dans une certaine mesure, on retrouve la même opposition entre Chateaubriand d'un côté, Staël et Constant de l'autre. Le premier écrit : « On pourrait soupçonner qu'il existe des époques inconnues, mais régulières, auxquelles la face du monde se renouvelle. Nous avons le malheur d'être nés au moment d'une de ces grandes révolutions » (*Essai*, p. 522). L'observation de la nature et les traditions religieuses apprennent que l'histoire de l'humanité a été marquée par de grandes catastrophes comme le Déluge : « Les corps marins transportés au sommet des montagnes » prouvent « la submersion du globe » (p. 272-280). Ainsi, les grands bouleversements de l'histoire s'inscrivent dans une histoire régulière et répétitive. La défense de positions conservatrices implique de postuler la permanence des mœurs.

Staël et Constant font au contraire de la Révolution une rupture et insistent sur la nouveauté. Chez Staël, la pensée du progrès ou plus exactement de la « perfectibilité¹³ » s'oppose précisément à l'idée de permanence des mœurs. Mais la Révolution, loin d'aider à cette marche en avant, l'interrompt brutalement. Dans *De l'influence des passions*, Staël se situe hors de la Révolution, dans un temps postérieur où il redevient possible d'œuvrer au progrès. Dans l'ouverture des *Circonstances actuelles* au contraire, elle évoque le bouleversement au présent, sur le mode du manque et de la souffrance :

L'avenir n'a point de précurseur. Le guide de la vraisemblance, de la probabilité, n'existe plus. L'homme erre dans la vie comme un être lancé dans un élément étranger. Ses habitudes, ses sentiments, ses espérances, tout est

¹¹ Edmund Burke, *Réflexions sur la révolution de France*, Paris, Laurent fils, 1790, p. 338.

¹² Jacques [James] Mackintosh, *Apologie de la révolution française et de ses admirateurs anglais*, Paris, F. Buisson, 1792, p. 99-100.

¹³ Florence Lotterie, *Progrès et perfectibilité : un dilemme des Lumières françaises (1755-1814)*, Oxford, Voltaire Foundation, SVEC, 2006.

confondu. [...] L'univers entier semble jeté dans le creuset d'une création nouvelle, et tout ce qui existe est froissé dans cette terrible opération (*Circonstances*, p. 288).

Constant tire parti d'un tel imaginaire de la catastrophe comme « création nouvelle ». Pour faire la démonstration *De la force du gouvernement actuel de la France et de la nécessité de s'y rallier* il doit défendre la République, régime né dans des circonstances exceptionnelles et sans exemple à l'échelle des États modernes : il réfute les « objections tirées de l'expérience contre la possibilité d'une république dans un grand État » (Titre du chapitre VI) en procédant de deux manières. D'une part, comme le faisait Mackintosh avant lui, il insiste sur les découvertes nouvelles qui peuvent naître de l'expérience. Il blâme ceux qui « s'autorisent de ce qu'ils n'ont pas vu, pour décider de ce qui est impossible », et les accuse de ressembler « à ces peuples ridicules, qui, dans leurs cartes géographiques, mettent au-delà des pays qu'ils connaissent, et ils ne connaissent que le leur, terres inhabitables, fables et déserts » (*Force*, p. 69). D'autre part, il s'appuie sur une conception catastrophiste de l'histoire de la Terre, c'est-à-dire sur l'idée que les lois physiques ont pu changer à chaque grand bouleversement : « les révolutions physiques de la terre, les calamités politiques des nations, les bouleversements des sociétés, ont mis entre nous et tout ce qui remonte au-delà de quatre mille ans, une barrière insurmontable » (*Force*, p. 67). Si les lois de la nature ont pu changer, alors des lois politiques nouvelles, issues d'une crise révolutionnaire, peuvent s'appliquer. Le passé n'est pas un « précurseur » de l'avenir.

Les sciences naturelles évoluent de manière comparable autour de 1800. Dans le *Traité de mécanique céleste*¹⁴ qu'il publie à partir de 1798, l'astronome Laplace explique certaines irrégularités observées dans le système de Newton en montrant que l'univers a une histoire. Lamarck s'intéresse à la météorologie à partir de 1795 et esquisse une science de l'incertitude naturelle. Cuvier part des « produits des révolutions » qu'il appelle aussi « faits » ou « traces¹⁵ » pour élaborer la géologie moderne. Il historicise la science et relativise la notion de loi.

Trois pistes de travail

Chateaubriand tente de résister à la nouveauté dans *l'Essai*, Staël exprime ce qu'elle a de la douloureux, Constant en fait un argument pour défendre le régime républicain : tous trois essaient de penser l'incertain et l'inconnu à partir d'une expérience qui est bien plus celle de la Révolution que celle de la tradition monarchique. Comment procèdent-ils ? Trois démarches scientifiques sont esquissées dans les textes. La première propose de prendre en compte les

¹⁴ Pierre-Simon de Laplace, *Traité de mécanique céleste*, Paris, J.-B.-M. Duprat, an VII-1824, 5 vol.

¹⁵ Georges Cuvier, *Recherches sur les ossements fossiles de quadrupèdes*, « discours préliminaire » [1812], présenté par Pierre Pellegrin, Paris, Flammarion, GF, 1992.

calculs de probabilité. Il ne s'agit plus de réduire le complexe au simple et de ramener le désordre apparent à la certitude, mais au contraire de faire porter le calcul sur ce qui est incertain. Quand Chateaubriand propose de dresser une table des événements de l'histoire d'un peuple, il prévoit une colonne pour marquer « les degrés de lumières et d'ignorance » et une autre pour « les chances et les hasards » (*Essai*, p. 1170). Sa démarche rappelle celle proposée en 1793 par Condorcet dans un article intitulé « Tableau général de la science qui a pour objet l'application du calcul aux sciences politiques et morales ». Condorcet compare alors ce qu'il propose d'appeler « *mathématique sociale* » aux calculs des jeux de hasards :

Il serait impossible sans doute de parvenir à soumettre au calcul toutes ces opinions, tous ces jugements, comme il le serait également de calculer tous les coups d'une partie de trictrac ou de piquet ; mais on pourrait acquérir le même avantage qu'obtient aujourd'hui le joueur qui fait calculer son jeu sur celui qui ne joue que d'instinct et de routine¹⁶.

Pour Staël, prendre en compte les passions dans l'étude du politique revient précisément à prendre en compte une part d'incertitude : « La liberté politique doit toujours être calculée, d'après l'existence positive et indestructible d'une certaine quantité d'êtres passionnés, faisant partie du peuple qui doit être gouverné. » Dans la conclusion de son texte elle écrit : « l'homme lutte contre sa nature, en voulant donner à l'esprit seul la grande influence sur la destinée humaine » (*Passions*, p. 299).

Pour diminuer l'incertitude, sans pour autant la réduire à néant, deux manières de faire complémentaires sont possibles. La première, dans une approche que l'on pourrait qualifier aujourd'hui de statistique, consiste à prendre en compte un très grand nombre de cas : en effet, « les événements qui tiennent à une multitude de combinaisons diverses, ont un retour périodique, une proportion fixe, quand les observations sont le résultat d'un grand nombre de chances » (*Passions*, p. 137). La deuxième manière de faire consiste à l'inverse à partir de l'expérience individuelle pour accéder à la connaissance. Puisque l'inconnu est du côté de l'individu, l'écriture de soi peut aider à penser la Révolution. L'épigraphe de l'*Essai sur les Révolutions*, empruntée à Tacite, annonce un tel programme : « *Experti invicem sumus, ego ac fortuna* » (Nous nous sommes éprouvés l'un l'autre, la fortune et moi). La catastrophe est générale et chacun l'éprouve : « Nul ne peut se promettre un moment de paix : nous naviguons sur une côte inconnue, au milieu des ténèbres et de la tempête ». L'expérience personnelle de Chateaubriand est donc utile à tous : « Chacun a donc un intérêt personnel à considérer ces questions avec moi, parce que son existence y est attachée » (*Essai*, p. 256). Staël fait un lien

¹⁶ Condorcet, « Tableau général de la science qui a pour objet l'application du calcul aux sciences politiques et morales », *Journal d'instruction sociale*, n° IV, 22 juin 1793, p. 107-108.

plus explicite encore dans l'introduction de *l'Influence des passions*. L'expérience du bouleversement suscite des émotions, qui, étudiées pour chaque individu, permettent ensuite de penser à l'échelle de la société :

Dans l'analyse des diverses affections morales de l'homme, il se rencontrera quelquefois des allusions à la révolution de France ; nos souvenirs sont tous empreints de ce terrible événement : d'ailleurs, j'ai voulu que cette première partie fut utile à la seconde, que l'examen des hommes un à un put préparer au calcul des effets de leur réunion en masse (*Passions*, p. 155-156).

Lorsqu'elle écrit au début des *Circonstances actuelles* que l'homme n'a plus aucun repère, elle ajoute : « La douleur seule encore lui sert à se reconnaître, et la continuité des souffrances forme l'unique lien que nos jours conservent entre eux » (*Circonstances*, p. 288).

Dans ses textes de 1796 et 1797, Constant pratique une écriture moins personnelle. Il est aussi plus affirmatif dans ses conclusions. En revanche, il essaie de traduire les affrontements politiques en termes d'équilibres et de déséquilibres, de dynamiques et de rapports de forces. Il cherche notamment à mettre en évidence le rôle joué par les idées :

Ce sont les idées qui créent la force, en devenant ou des sentiments, ou des passions, ou des enthousiasmes. Elles se forment et s'élaborent dans le silence ; elles se rencontrent et s'électrisent par le commerce des individus. Ainsi soutenues, complétées l'une par l'autre, elles se précipitent bientôt, avec une impétuosité irrésistible (*Force*, p. 78).

Constant veut montrer ainsi que les idées ont une force propre, et que leur progrès est indépendant des hommes. Par conséquent, la Révolution et surtout ses suites thermidorienues sont le résultat de ce qu'il appelle aussi « la force des choses ». Il est vain de s'y opposer et de vouloir revenir en arrière. Quand elle fait la critique de « l'esprit de parti », Staël montre aussi que les idées peuvent devenir des forces agissantes : « l'esprit de parti est comme les forces aveugles de la nature, qui vont toujours dans la même direction » (*Passions*, p. 224). Dès le début de son texte, Staël remarque que la prise en compte des passions interdit une pensée mécanique des phénomènes politiques :

Les passions, cette force impulsive qui entraîne l'homme indépendamment de sa volonté, voilà le véritable obstacle au bonheur individuel et politique. Sans les passions, les gouvernements seraient une machine aussi simple que tous les leviers dont la force est proportionnée au poids qu'ils doivent soulever, et la destinée de l'homme ne serait composée que d'un juste équilibre entre les désirs, et la possibilité de les satisfaire. (*Passions*, p. 136).

Quand Staël parle de « force impulsive », Constant évoque « la vélocité de l'impulsion presque matérielle qui nous entraîne à la fois loin des idées libérales et loin des crimes révolutionnaires » (*Réactions*, p. 111) et Chateaubriand prédit que la Révolution aura de grands effets « en cas

qu'il ne se trouve point d'autres forces d'amortissement, plus puissantes que la vélocité de son action » (*Essai*, p. 764). Il reste quelque chose du modèle mécanique mais de concepts sont convoqués, venus des modélisations scientifiques de l'électricité, de la chaleur et du vivant.

En tentant de penser la Révolution à partir de leur expérience du bouleversement, Staël, Constant et Chateaubriand ne sont pas les derniers représentants d'un héritage intellectuel voué à disparaître. Certes, ils restent tributaires de la pensée des Lumières et ont en commun un certain volontarisme de la raison, mais leurs difficultés à prendre la mesure du bouleversement révolutionnaire les conduisent à inventer de nouvelles manières d'élaborer un savoir politique. Peut-on risquer trois gros anachronismes ? Le calcul des probabilités est une étape vers la statistique et la sociologie ; la pensée qui se fonde sur l'expérience individuelle et tout ce qui peut échapper dans le moi a quelque chose de ce qui sera bien plus tard la psychanalyse ; la réflexion sur la force des idées a peut-être à voir avec le matérialisme historique. Il ne s'agit surtout pas de faire une histoire des idées linéaire, et de voir dans les quelques passages commentés ici les premiers germes des grandes théories à venir, mais ces rapprochements sont autant d'invitation à remarquer, malgré tous les doutes de la période et même grâce à eux, la richesse théorique des textes des années 1795-1799. La génération excentrée est une génération que l'expérience de la Révolution pousse à déplacer la réflexion, à chercher et à inventer des outils conceptuels nouveaux pour penser le déséquilibre.

Olivier Ritz

Université Paris Diderot

CÉRILAC, EA 4410